

LES CLINIQUES FRANÇAISES

Quoi qu'on dise, je disai comme l'un de mes maîtres: "Après tout, les cliniques françaises sont, en somme, les meilleures".

L'enseignement médical dans la dernière moitié du dix-neuvième siècle s'est répandu dans le monde entier, et, depuis cette époque tous les pays éclairés cherchent à disputer à la France, le prestige indiscutable dont elle jouit à bon droit, comme centre médical.

L'affluence des médecins étrangers, désireux de se perfectionner, n'a plus été vers Paris seulement; car, d'autres grandes écoles bien connues, d'ailleurs, ont pris un essor extraordinaire; et, les grands maîtres, en vogue, surgissant partout les élèves se sont répandus partout. Au milieu de ces attractions diverses, toutefois, l'étranger n'a pas cessé de fournir à la France son contingent d'élèves; car, l'école française est toujours restée des plus brillantes à Paris et en Province.

Non seulement, on ne s'est pas assez préoccupé d'attirer l'étranger. Déjà de mon temps, il n'était pas toujours vu d'un très-bon œil. J'avoue que l'Association des Étudiants a parfaitement fait de protéger les siens, et de couper court aux abus des privilèges en établissant des distinctions pour le Doctorat. Mais, quant à exclure les étrangers de l'Internat, la meilleure école clinique du monde, c'était aller trop loin, et nuire à l'enseignement. En voici, d'ailleurs, une preuve édifiante, un article du Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques du 25 mai 1914.

Le banquet de l'Internat. — Au moment où une campagne, selon nous très inopportune, a été faite contre l'admission des étrangers à l'Internat, nous avons plaisir à reproduire une partie du discours qu'a prononcé au banquet annuel M. le Docteur Ziembicki, notre camarade de la promotion de 1874, professeur à l'Université de Lemberg (Autriche-Hongrie); ces paroles montrent dans un style que beaucoup de Français pourraient lui envier comment on doit considérer l'Internat.

L'Internat, dit-il, est aussi la pépinière des grandes amitiés formées, avant, pendant et après le concours. C'est la sélection des cœurs, des intelligences et des caractères, destinée à parer toute notre vie sans jamais vieillir; et vos réunions annuelles — pourtant l'écho aux absents — constituent pour la vieille garde une fontaine de jeunesse.

Voilà, mes amis, les 42 promotions que me séparent de la mienne ne me paraissent guère, au moment où je vous vois, au moment où je vous parle... L'Internat constitue sûrement la meilleure école clinique du monde. Avoir été interne, c'est beaucoup quand on est Français. C'est énorme quand on est étranger, et, pour nous, c'est une dette sacrée contractée vis-à-vis de la France, jusqu'à la fin de nos jours! Je n'ignore pas que, dans ces derniers temps, on a mis en question l'admission des étrangers au concours. On fait valoir que, par suite de la nouvelle loi militaire, les candidats français étaient mis en condition d'infériorité.

Je crois cependant qu'il y a un moyen bien simple de concilier ces intérêts, et la puissante administration des hôpitaux, sans diminuer les places réglementaires, d'heure de cuisson en tout.

Servez avec du riz croquant, comme pour un poulet au carré. Si vous ne voulez pas déboucher une bouteille de Sauterne, remplacez-le par un autre vin blanc vieux, fin, parfumé. Les infamies acétiques baptisées du nom de vin de cuisine, ne peuvent que surir les sauces. Si l'on y met du vin, c'est pour les améliorer et non pour les gâter.

Au moment de la saison des bains de mer, voici, mes chères nièces, une recette que vous pourrez utiliser et apprécier comme elle le mérite, je vous la recommande.

pour les candidats français, peut ériger deux ou trois places par an, réservées par voie du même concours aux étrangers.

L'effectif séculaire de ces derniers n'a pas en effet dépassé 5 pour 100. Et de cette façon les Reverdin, les Jonesco, les Zambraco Pacha, les Stoicesco du passé auront des successeurs dans l'avenir, tous faisant de l'exportation scientifique française à l'étranger, tous amis fidèles et reconnaissants de la France, propagateurs de ses idées, défenseurs de ses espoirs les plus sacrés! Ce ne sont pas les candidatures étrangères qui constituent un danger pour les concurrents français. Ce danger est ailleurs: Les exemptés du service militaire d'abord, qui peuvent consacrer tout leur temps à la préparation du concours; les femmes ensuite. Ces dernières, non appelées à manœuvrer le fusil, intelligentes, ardentes, travailleuses, peuvent peser beaucoup dans la balance des concours, et, je le crains!

Ne me croyez pas cependant l'ennemi des femmes! Pour avoir longtemps habité la France pour avoir été admis en fils au foyer de vos familles, j'ai pour la femme française le culte le plus grand!

L'admirable génie de la France n'est pas seulement l'apanage du sexe-laid. A travers les siècles de votre histoire, la femme y a mis son empreinte de finesse, d'intelligence de dévouement et de patriotisme!

Lorsque le sculpteur taille dans le marbre l'image auguste de la France, il lui donne les traits d'une femme au regard génial, au torse, aux mamelles puissants, aux bras faits pour le travail.

J'ai vu, j'ai entendu à Milan des Italiens enthousiastes, à la vue d'une statue pareille, s'écrier: Oh! la Bella Donna! Oui, messieurs! la Bella Donna la française, la belladonna, qui possède le double pouvoir, patriotique et chimique à la fois, d'être l'antidote le plus puissant, le contre-poison le plus énergique, contre l'action délétère de l'acide prussique!

Messieurs, je lève mon verre en l'honneur des mères, passées, présentes et futures des soldats de la France!

La réunion, plus nombreuse que d'habitude, a accueilli ces paroles avec un véritable enthousiasme comme moi; après les avoir lues, vous ne trouverez pas surprenant qu'en haut lieu on cherche à faire connaître à l'étranger, toutes les ressources de l'enseignement médical à Paris, par un moyen pratique, suivant les mœurs du jour — la Presse.

La Presse Médicale, le plus important des journaux médicaux de langue française publiée sous forme d'une brochure documentée tous les renseignements pratiques nécessaires à l'usage des médecins, désireux de trouver un enseignement de perfectionnement à Paris. C'est une réclame des plus correctes, des plus légitimes, basée sur des faits. Je citerai les vérités suivantes, des axiomes:

Un organe certainement n'a fourni aux humains autant d'usage que le cœur, cœur serré, dilaté, cœur glacé, embrasé, cœur ulcéré, déchiré je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer toutes les vertus dont il fut paré, tous les défauts dont on l'accabla. Roi dans notre royaume organique, il a monnaie à son coin; même on le voit trôner sur nos autels. Enfin, il symbolise le don suprême de tout l'être: "Je vous donne mon cœur", mot qui résume tout, qui dit tout, qui se comprend partout...

La fortune de cet ambitieux est d'autant plus singulière qu'en réalité le cœur est complètement insensible. La goutte d'acide sulfurique qui le corrode ne le fera pas tressaillir d'un battement plus précipité. Parfaitement insensible, c'est un grand fou qui palpète ou s'arrête pour un rien, et son émoi peut tout aussi bien prendre sa coupe dans quelque sublime mouvement d'âme que dans l'ascension trop brusque d'un simple escalier. Si j'osais, je le comparerais à nos jeunes chiens qui, indifféremment, aboient aux voleurs, à la lune, à l'enfant qui passe, et auxquels nous prêtons si volontiers, parce que nous les aimons, nos sentiments d'hommes.

Nombre d'explications, vous le pensez bien, ont été données pour justifier cette faveur exceptionnelle. Avec un sens critique très pénétrant, M. le professeur Gilbert notait, il y a quelques années, que toutes les métaphores utilisées à propos du cœur par les Occidentaux sont, en Orient où règne l'hépatisme, appliquées au foie. Faut-il croire que la puissance symbolique d'un organe grandit avec les maux qu'il engendre?

Le cœur, remarquons-le encore, est le seul de nos organes qui ait le privilège du mouvement indépendant. Je fais mouvoir mes bras, mes jambes, et ils m'obéissent en bons serviteurs qu'ils sont; mais seul le cœur farouche bat et tressaille de sa propre volonté. Je peux retenir mon souffle et enchaîner un instant mon poumon, cet "éventail du cœur", mais jamais je n'empêcherai ce dernier de battre, et quand il s'arrêtera je sais bien que c'est ma vie qui s'êteindra avec son dernier tressaillement.

Toute cette littérature ne saurait cependant fournir la raison matérielle des à-coups qui reflètent, pour ainsi dire à chaque minute, les oscillations de notre vie physique ou morale. Mais entrons dans le détail. Pour comprendre ce qui va suivre, veuillez jeter les yeux sur la figure 1 que vous trouverez plus loin. Ce n'est qu'un schéma grossier, mais il a du moins l'avantage de montrer comment le cœur est contraint de manifester à sa façon, chaque fois que les centres nerveux sont impressionnés ou irrités.

Supposez que vous lisiez une dépêche joyeuse ou triste, ou que vous assistiez à quelque événement tragique ou plaisant. Comme vous le voyez sur la figure 1, l'impression partie des organes des sens, vision, ouïe, gagne d'abord le cerveau, qui la renvoie au bulbe (suivre les petites flèches) et ce dernier, par le moyen des filets nerveux qui en partent, vient fatalement exciter ou suspendre des mouvements du cœur.

Mais inversement, des fortes impressions surgies des profondeurs de notre être, par le jeu même de la vie organique, peuvent aussi bien accélérer que retarder le muscle cardiaque. D'ordinaire, ces sensations, dites célestiques, sont si faibles qu'elles s'éteignent et restent ensevelies dans les limbes du subconscient. Nous en tirons seulement une sensation animale indéfinissable, et qui est la joie de vivre, propre aux êtres jeunes, pleins de santé et bien équilibrés.

Mais que ces réactions, dues au libre jeu des organes, s'accroissent, aussitôt le cœur en aura le contre-coup.

Un second exemple: supposons qu'un soir, à la table de famille, nous ayons mangé et bu plus que d'habitude. Après le repas, bonne causerie, puis coucher et extinction des feux. Or, pendant la nuit, les vaisseaux sanguins étant plus remplis de liquide et l'estomac d'aliments, voici qu'ils obligent la pauvre pompe cardiaque à un travail trop dur. Le cœur, alors, se plaint au bulbe, et le vigilant contre-maître, soucieux de sa responsabilité, se croit lui-même obligé de prévenir le cerveau; d'où réveil en faufaire, si j'ose dire.

Le gourmand, soudainement secoué, s'assied sur son lit, son cœur bat de générale, il croit qu'il va mourir, il crie, il appelle, et c'est l'angoisse nocturne avec tout son cortège de fantômes pour une digestion un peu laborieuse. Cette fois, c'était encore ce coquin de cœur qui faisait des siennes; seulement, l'excitation ne venait pas du monde extérieur, mais bien des organes profonds. Hommes de la cinquantaine, gardez-vous de trop manger le soir!

des faux pas, des intermittences, vous montrera d'abord avec quelle solidité fut construit le muscle cardiaque. Il ne ressemble en rien aux autres; chaque cellule a son noyau, sa vie propre.

Impressions surgies des profondeurs de notre être, par le jeu même de la vie organique, peuvent aussi bien accélérer que retarder le muscle cardiaque. D'ordinaire, ces sensations, dites célestiques, sont si faibles qu'elles s'éteignent et restent ensevelies dans les limbes du subconscient. Nous en tirons seulement une sensation animale indéfinissable, et qui est la joie de vivre, propre aux êtres jeunes, pleins de santé et bien équilibrés.

Mais que ces réactions, dues au libre jeu des organes, s'accroissent, aussitôt le cœur en aura le contre-coup.

Un second exemple: supposons qu'un soir, à la table de famille, nous ayons mangé et bu plus que d'habitude. Après le repas, bonne causerie, puis coucher et extinction des feux. Or, pendant la nuit, les vaisseaux sanguins étant plus remplis de liquide et l'estomac d'aliments, voici qu'ils obligent la pauvre pompe cardiaque à un travail trop dur. Le cœur, alors, se plaint au bulbe, et le vigilant contre-maître, soucieux de sa responsabilité, se croit lui-même obligé de prévenir le cerveau; d'où réveil en faufaire, si j'ose dire.

Le gourmand, soudainement secoué, s'assied sur son lit, son cœur bat de générale, il croit qu'il va mourir, il crie, il appelle, et c'est l'angoisse nocturne avec tout son cortège de fantômes pour une digestion un peu laborieuse. Cette fois, c'était encore ce coquin de cœur qui faisait des siennes; seulement, l'excitation ne venait pas du monde extérieur, mais bien des organes profonds. Hommes de la cinquantaine, gardez-vous de trop manger le soir!

La vous allez m'arrêter: — Vous nous la baillez belle, avec votre cœur inintelligent et surtout insensible! Si le muscle cardiaque est dépourvu de toute sensibilité, comment expliquer, je vous prie, ces douleurs précordiales si fréquentes chez les sujets qui ont doublé le cap de la cinquantaine?...

Ne vous fâchez pas; je reconnais volontiers que bien rares sont ceux qui n'ont pas maille à partir avec ce maudit organe. Dans la jeunesse, on en souffre moralement, et à l'âge mûr, physiquement; il ne nous laisse jamais tranquilles!

Parfois, ce sont des boîtes, set douloureux sur tout le côté gauche de la poitrine. Tantôt la crise est rapide et les malades la comparent à des piqûres d'aiguille, à un coup de poignard; tantôt la souffrance, plus tenace et plus prolongée, évoque des sensations de brûlure, de déchirement; dans tous les cas l'alarme des malades est la même. Expliquons-nous donc une bonne fois sur tous ces maux et rassurons ceux qui souffrent et qui peuvent être rassurés.

Un coup d'œil sur la figure 2

vous montrera d'abord avec quelle solidité fut construit le muscle cardiaque. Il ne ressemble en rien aux autres; chaque cellule a son noyau, sa vie propre.

Impressions surgies des profondeurs de notre être, par le jeu même de la vie organique, peuvent aussi bien accélérer que retarder le muscle cardiaque. D'ordinaire, ces sensations, dites célestiques, sont si faibles qu'elles s'éteignent et restent ensevelies dans les limbes du subconscient. Nous en tirons seulement une sensation animale indéfinissable, et qui est la joie de vivre, propre aux êtres jeunes, pleins de santé et bien équilibrés.

Mais que ces réactions, dues au libre jeu des organes, s'accroissent, aussitôt le cœur en aura le contre-coup.

Un second exemple: supposons qu'un soir, à la table de famille, nous ayons mangé et bu plus que d'habitude. Après le repas, bonne causerie, puis coucher et extinction des feux. Or, pendant la nuit, les vaisseaux sanguins étant plus remplis de liquide et l'estomac d'aliments, voici qu'ils obligent la pauvre pompe cardiaque à un travail trop dur. Le cœur, alors, se plaint au bulbe, et le vigilant contre-maître, soucieux de sa responsabilité, se croit lui-même obligé de prévenir le cerveau; d'où réveil en faufaire, si j'ose dire.

Le gourmand, soudainement secoué, s'assied sur son lit, son cœur bat de générale, il croit qu'il va mourir, il crie, il appelle, et c'est l'angoisse nocturne avec tout son cortège de fantômes pour une digestion un peu laborieuse. Cette fois, c'était encore ce coquin de cœur qui faisait des siennes; seulement, l'excitation ne venait pas du monde extérieur, mais bien des organes profonds. Hommes de la cinquantaine, gardez-vous de trop manger le soir!

La vous allez m'arrêter: — Vous nous la baillez belle, avec votre cœur inintelligent et surtout insensible! Si le muscle cardiaque est dépourvu de toute sensibilité, comment expliquer, je vous prie, ces douleurs précordiales si fréquentes chez les sujets qui ont doublé le cap de la cinquantaine?...

Ne vous fâchez pas; je reconnais volontiers que bien rares sont ceux qui n'ont pas maille à partir avec ce maudit organe. Dans la jeunesse, on en souffre moralement, et à l'âge mûr, physiquement; il ne nous laisse jamais tranquilles!

Parfois, ce sont des boîtes, set douloureux sur tout le côté gauche de la poitrine. Tantôt la crise est rapide et les malades la comparent à des piqûres d'aiguille, à un coup de poignard; tantôt la souffrance, plus tenace et plus prolongée, évoque des sensations de brûlure, de déchirement; dans tous les cas l'alarme des malades est la même. Expliquons-nous donc une bonne fois sur tous ces maux et rassurons ceux qui souffrent et qui peuvent être rassurés.

Un coup d'œil sur la figure 2

vous montrera d'abord avec quelle solidité fut construit le muscle cardiaque. Il ne ressemble en rien aux autres; chaque cellule a son noyau, sa vie propre.

Impressions surgies des profondeurs de notre être, par le jeu même de la vie organique, peuvent aussi bien accélérer que retarder le muscle cardiaque. D'ordinaire, ces sensations, dites célestiques, sont si faibles qu'elles s'éteignent et restent ensevelies dans les limbes du subconscient. Nous en tirons seulement une sensation animale indéfinissable, et qui est la joie de vivre, propre aux êtres jeunes, pleins de santé et bien équilibrés.

Mais que ces réactions, dues au libre jeu des organes, s'accroissent, aussitôt le cœur en aura le contre-coup.

Un second exemple: supposons qu'un soir, à la table de famille, nous ayons mangé et bu plus que d'habitude. Après le repas, bonne causerie, puis coucher et extinction des feux. Or, pendant la nuit, les vaisseaux sanguins étant plus remplis de liquide et l'estomac d'aliments, voici qu'ils obligent la pauvre pompe cardiaque à un travail trop dur. Le cœur, alors, se plaint au bulbe, et le vigilant contre-maître, soucieux de sa responsabilité, se croit lui-même obligé de prévenir le cerveau; d'où réveil en faufaire, si j'ose dire.

Le gourmand, soudainement secoué, s'assied sur son lit, son cœur bat de générale, il croit qu'il va mourir, il crie, il appelle, et c'est l'angoisse nocturne avec tout son cortège de fantômes pour une digestion un peu laborieuse. Cette fois, c'était encore ce coquin de cœur qui faisait des siennes; seulement, l'excitation ne venait pas du monde extérieur, mais bien des organes profonds. Hommes de la cinquantaine, gardez-vous de trop manger le soir!

La vous allez m'arrêter: — Vous nous la baillez belle, avec votre cœur inintelligent et surtout insensible! Si le muscle cardiaque est dépourvu de toute sensibilité, comment expliquer, je vous prie, ces douleurs précordiales si fréquentes chez les sujets qui ont doublé le cap de la cinquantaine?...

Ne vous fâchez pas; je reconnais volontiers que bien rares sont ceux qui n'ont pas maille à partir avec ce maudit organe. Dans la jeunesse, on en souffre moralement, et à l'âge mûr, physiquement; il ne nous laisse jamais tranquilles!

Parfois, ce sont des boîtes, set douloureux sur tout le côté gauche de la poitrine. Tantôt la crise est rapide et les malades la comparent à des piqûres d'aiguille, à un coup de poignard; tantôt la souffrance, plus tenace et plus prolongée, évoque des sensations de brûlure, de déchirement; dans tous les cas l'alarme des malades est la même. Expliquons-nous donc une bonne fois sur tous ces maux et rassurons ceux qui souffrent et qui peuvent être rassurés.

Un coup d'œil sur la figure 2

C'est de là que partent les mouvements du cœur. Tout d'abord, l'organe frémit et rassemble ses forces pendant un cinquième de seconde; puis le voilà qui se contracte et de phénomène commence par la boucle supérieure de l'haltère pour se prolonger jusqu'à la boucle inférieure. (Voir le petit carré A.) De cet endroit la contraction s'épandit en gerbe, dans la direction des flèches (même figure 3), comme un bouquet d'artifice et sur toute la surface du cœur; la contraction totale dure une seconde à peine. Mais supposons que notre muscle cardiaque baguenaude en route comme le petit Chaperon rouge et que l'onde contractile soit plus lente à parcourir son trajet, représenté par l'haltère; imaginons encore que la multitude des fibres cardiaques, gagnée par l'esprit moderne de contradiction, veuille se contracter de bas en haut, au lieu de haut en bas; dans tous ces cas, le rythme du cœur sera brisé et l'on aura des arrêts, des intermittences, de l'arythmie. En résumé, accidents très impressionnants et qui cependant n'ont pas grande signification en eux-mêmes.

Les boîtes cardiaques expliquées, passons aux douleurs précordiales. Jadis, quand on en ignorait la cause, on avait coutume de les attribuer à de la névralgie intercostale; et on avait les bromures et la quinine! Quelquefois aussi on les rapportait à de vagues lésions cardiaques impossibles à diagnostiquer alors sur le vivant. Nous apprimes, depuis, que les trois quarts et demi de ces douleurs précordiales, loin d'avoir leur origine dans l'organe circulatoire même, venaient du voisinage, voire de régions très reculées.

En effet, reportez-vous à la figure 4 ci-avant, et remarquez que de cœur, couché sur le muscle diaphragme D, n'est séparé de l'estomac E que par une mince cloison facile à refouler; observez enfin que la pointe dudit cœur, contiguë au poumon gauche P, lui donne à chaque pulsation une petite chiquenaude. Dans le train ordinaire de la vie, ces visières voisins font bon ménage, et cela est presque merveilleux. Mais que l'estomac, gonflé de gaz, soit dilaté, ou que le gros intestin, placé à côté de lui et que j'ai omis dans la figure, vienne presser le dia-

phragme, il n'est séparé de l'estomac E que par une mince cloison facile à refouler; observez enfin que la pointe dudit cœur, contiguë au poumon gauche P, lui donne à chaque pulsation une petite chiquenaude. Dans le train ordinaire de la vie, ces visières voisins font bon ménage, et cela est presque merveilleux. Mais que l'estomac, gonflé de gaz, soit dilaté, ou que le gros intestin, placé à côté de lui et que j'ai omis dans la figure, vienne presser le dia-

phragme, il n'est séparé de l'estomac E que par une mince cloison facile à refouler; observez enfin que la pointe dudit cœur, contiguë au poumon gauche P, lui donne à chaque pulsation une petite chiquenaude. Dans le train ordinaire de la vie, ces visières voisins font bon ménage, et cela est presque merveilleux. Mais que l'estomac, gonflé de gaz, soit dilaté, ou que le gros intestin, placé à côté de lui et que j'ai omis dans la figure, vienne presser le dia-

phragme, il n'est séparé de l'estomac E que par une mince cloison facile à refouler; observez enfin que la pointe dudit cœur, contiguë au poumon gauche P, lui donne à chaque pulsation une petite chiquenaude. Dans le train ordinaire de la vie, ces visières voisins font bon ménage, et cela est presque merveilleux. Mais que l'estomac, gonflé de gaz, soit dilaté, ou que le gros intestin, placé à côté de lui et que j'ai omis dans la figure, vienne presser le dia-

phragme, il n'est séparé de l'estomac E que par une mince cloison facile à refouler; observez enfin que la pointe dudit cœur, contiguë au poumon gauche P, lui donne à chaque pulsation une petite chiquenaude. Dans le train ordinaire de la vie, ces visières voisins font bon ménage, et cela est presque merveilleux. Mais que l'estomac, gonflé de gaz, soit dilaté, ou que le gros intestin, placé à côté de lui et que j'ai omis dans la figure, vienne presser le dia-

phragme, il n'est séparé de l'estomac E que par une mince cloison facile à refouler; observez enfin que la pointe dudit cœur, contiguë au poumon gauche P, lui donne à chaque pulsation une petite chiquenaude. Dans le train ordinaire de la vie, ces visières voisins font bon ménage, et cela est presque merveilleux. Mais que l'estomac, gonflé de gaz, soit dilaté, ou que le gros intestin, placé à côté de lui et que j'ai omis dans la figure, vienne presser le dia-

phragme, il n'est séparé de l'estomac E que par une mince cloison facile à refouler; observez enfin que la pointe dudit cœur, contiguë au poumon gauche P, lui donne à chaque pulsation une petite chiquenaude. Dans le train ordinaire de la vie, ces visières voisins font bon ménage, et cela est presque merveilleux. Mais que l'estomac, gonflé de gaz, soit dilaté, ou que le gros intestin, placé à côté de lui et que j'ai omis dans la figure, vienne presser le dia-

phragme, il n'est séparé de l'estomac E que par une mince cloison facile à refouler; observez enfin que la pointe dudit cœur, contiguë au poumon gauche P, lui donne à chaque pulsation une petite chiquenaude. Dans le train ordinaire de la vie, ces visières voisins font bon ménage, et cela est presque merveilleux. Mais que l'estomac, gonflé de gaz, soit dilaté, ou que le gros intestin, placé à côté de lui et que j'ai omis dans la figure, vienne presser le dia-

Les Secrets des Coeurs Farouches

Aucun organe certainement n'a fourni aux humains autant d'usage que le cœur, cœur serré, dilaté, cœur glacé, embrasé, cœur ulcéré, déchiré je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer toutes les vertus dont il fut paré, tous les défauts dont on l'accabla. Roi dans notre royaume organique, il a monnaie à son coin; même on le voit trôner sur nos autels. Enfin, il symbolise le don suprême de tout l'être: "Je vous donne mon cœur", mot qui résume tout, qui dit tout, qui se comprend partout...

La fortune de cet ambitieux est d'autant plus singulière qu'en réalité le cœur est complètement insensible. La goutte d'acide sulfurique qui le corrode ne le fera pas tressaillir d'un battement plus précipité. Parfaitement insensible, c'est un grand fou qui palpète ou s'arrête pour un rien, et son émoi peut tout aussi bien prendre sa coupe dans quelque sublime mouvement d'âme que dans l'ascension trop brusque d'un simple escalier. Si j'osais, je le comparerais à nos jeunes chiens qui, indifféremment, aboient aux voleurs, à la lune, à l'enfant qui passe, et auxquels nous prêtons si volontiers, parce que nous les aimons, nos sentiments d'hommes.

Nombre d'explications, vous le pensez bien, ont été données pour justifier cette faveur exceptionnelle. Avec un sens critique très pénétrant, M. le professeur Gilbert notait, il y a quelques années, que toutes les métaphores utilisées à propos du cœur par les Occidentaux sont, en Orient où règne l'hépatisme, appliquées au foie. Faut-il croire que la puissance symbolique d'un organe grandit avec les maux qu'il engendre?

Le cœur, remarquons-le encore, est le seul de nos organes qui ait le privilège du mouvement indépendant. Je fais mouvoir mes bras, mes jambes, et ils m'obéissent en bons serviteurs qu'ils sont; mais seul le cœur farouche bat et tressaille de sa propre volonté. Je peux retenir mon souffle et enchaîner un instant mon poumon, cet "éventail du cœur", mais jamais je n'empêcherai ce dernier de battre, et quand il s'arrêtera je sais bien que c'est ma vie qui s'êteindra avec son dernier tressaillement.

Toute cette littérature ne saurait cependant fournir la raison matérielle des à-coups qui reflètent, pour ainsi dire à chaque minute, les oscillations de notre vie physique ou morale. Mais entrons dans le détail. Pour comprendre ce qui va suivre, veuillez jeter les yeux sur la figure 1 que vous trouverez plus loin. Ce n'est qu'un schéma grossier, mais il a du moins l'avantage de montrer comment le cœur est contraint de manifester à sa façon, chaque fois que les centres nerveux sont impressionnés ou irrités.

Supposez que vous lisiez une dépêche joyeuse ou triste, ou que vous assistiez à quelque événement tragique ou plaisant. Comme vous le voyez sur la figure 1, l'impression partie des organes des sens, vision, ouïe, gagne d'abord le cerveau, qui la renvoie au bulbe (suivre les petites flèches) et ce dernier, par le moyen des filets nerveux qui en partent, vient fatalement exciter ou suspendre des mouvements du cœur.

Mais inversement, des fortes impressions surgies des profondeurs de notre être, par le jeu même de la vie organique, peuvent aussi bien accélérer que retarder le muscle cardiaque. D'ordinaire, ces sensations, dites célestiques, sont si faibles qu'elles s'éteignent et restent ensevelies dans les limbes du subconscient. Nous en tirons seulement une sensation animale indéfinissable, et qui est la joie de vivre, propre aux êtres jeunes, pleins de santé et bien équilibrés.



QUELQUES ROBES. I. Robe en golfie bleu marine et blanche, casaque et blais de satin blanc. II. Robe en serge fine mordorée, ceinture posée bas sur les hanches en satin souple même ton. III. Toilette dont le haut est en taffetas rayé noir et blanc et la jupe noir uni, col et poignets en tingerie. IV. Cape en chantilly et satin blanc. V. Robe en drap blanc, haut de jupe en mousseline de soie et plissée.

LES PROPOS DE TANTE ROSALIE

Crêvettes à l'Indienne. — Tarte aux fruits.

Je vais vous gâter aujourd'hui en vous donnant la recette peu connue des crêvettes à l'Indienne. Cette recette, que m'a communiquée mon neveu, Duchardon, lui vient de M. le conseiller Lafitte de Rouen, qui a été longtemps magistrat à la cour de Pondichéry.

Dans toute l'Inde française ou malaise, les crêvettes apprêtées de cette excellente façon sont en quelque sorte l'entrée obligée de tout repas d'apparat. Ayez des crêvettes roses bien vivantes. Lavez-les à grande eau (douce). Après les avoir égouttées, jetez les dans du beurre fondant sur le feu. Ce feu ne doit pas être poussé.

Au bout de quelques minutes, ajoutez une cuillerée à café bien pleine de kari par 250 grammes de crêvettes. Mouillez de trois cuillerées à bouche de vin de Sauterne et d'une cuillerée d'eau. Ajoutez un peu de poivre de cayenne et salez avec précaution.

Il ne faut pas plus d'un quart